

Un chant d'amour

Le Tournesol déchiré, Boris Schreiber.
Ed. François Bourin, 110 F.

Occultée par les lendemains qui chantent – mais chacun sait que les maux de tête d'après boire sont les plus douloureux –, une parole nous vient maintenant, qui n'a ni l'aigreur dissidente, ni la prétention au génie immédiat, du fait même de sa source. L'auteur se situe dans ces contrées où la mémoire ne règle pas des comptes, mais caresse les souvenirs, les enrobant d'un miel délicat avant que ceux-ci ne tournent à l'orage.

Une famille russe et juive qui parvient à fuir les bûchers de la révolution... On menait grand train, et le futur père se retrouve en un cachot, ressort voûté, chauve, déjà las. La future mère (qui psalmodie des propos surprenants), un rien chlorotique et si l'on ajoute un peu d'hystérie de plus, ressemble à s'y méprendre à une héroïne de ces romans capables de faire trembler d'émotion les jeunes filles ; enfin, peut-être plus aujourd'hui où les jeunes filles représentent une espèce en voie de disparition, et la lecture des classiques l'épave du Titanic, engloutie par je ne sais combien de milliers de mètres de fond. Le mariage célébré « à l'ancienne », commencent l'exil et les errances dans l'Europe indifférente, un passage en Lettonie (qu'on nous inflige maintenant en devoir d'ingérence obligatoire) dont l'auteur rappelle à juste titre la germanophilie délirante, avec la sauce qui l'accompagne, nous nous garderons d'insister, il ne faut pas désespérer Riga... L'exil, c'est avant tout la pauvreté, la dépendance envers telle tante qui se délecte de vous faire patienter, et la greffe plus ou moins réussie dans un Paris qui interpelle l'auteur. Les diplômes du père ne valent pas un fifrelin, le géniteur travaille dur, mais c'est la France, Monsieur ! La France s'abîmera plus tard dans la défaite, la délation, la chasse aux juifs, passons. Boris Schreiber lui-même, avec beaucoup d'élégance, n'insiste pas sur l'épisode, préférant narrer la rude acclimatation des cours d'école et il ne fait pas bon être gamin d'origine russe quand un certain Gorgulov tire sur le président Doumer.

Mais l'essentiel de ce roman-vrai sourd dans les « vides » entre la mère et le fils. De ce terreau où naît le blé opulent et nourricier (mais également le chiendent), Boris Schreiber remue la couche profonde, sans parvenir à masquer ni sa colère, ni son amour. Cela tient du courage le plus authentique quand la mère agresse le père, se répand en imprécations contre les enfants pour se rattraper d'extrême justesse en isolant de la fosse commune son cher fils. Il semble impossible que des rapports simples s'établissent, et la mère souffre d'une dépression très particulière, qui épuise aussi l'entourage.

Parcours d'un homme couturé de blessures (et celles de l'enfance sont inguérissables), *Le tournesol déchiré* est avant tout un beau chant d'amour.

Gérard-Humbert Goury